

I

Il fut une fois un roi très grand. Rien, sinon le soleil ne lui était comparé. Louis le Quatorzième avait gouverné la France en monarque absolu. Il avait soumis la noblesse, claquemurée à Versailles ; réduite à lui faire la cour. Une basse-cour. Il avait fait et gagné des guerres. De la reine son épouse, l'infante Marie-Thérèse, il avait eu une dizaine d'enfants. La plupart étaient morts. Le devoir de la succession était rempli. L'aîné, le Grand Dauphin, vieillissait : son père le roi vécut longtemps. Louis XIV avait passionnément aimé les femmes (sauf la sienne). De ses favorites préférées, Madame de La Vallière et Madame de Montespan, il eut beaucoup de « bâtards ». Le 23 mai 1714, un an avant sa mort, le grand roi les reconnut ; il les hissa au rang de « princes de sang », héritiers du trône au même titre que ses enfants légitimes – qui en conçurent une immense fureur.

La fin de cette vie de luxe, de fêtes, de labour, d'actions, ne fut que triste.

Une cour lugubre ; là où résonnait encore « la musique du roi ». Purcell, Lulli. Ce roi était devenu dévot sous l'influence de Madame de Maintenon. Cette fille du protestant Agrippa d'Aubigné, veuve du poète Scarron, fanatiquement convertie au catholicisme, avait été la gouvernante des bâtards du roi et de Madame de Montespan. Elle aimait particulièrement un des fils de la Montespan, le duc du Maine. Boiteux, ambitieux, d'une froideur révoltante envers sa mère, la Montespan, il rêvait de succéder à ce roi tolérant, Dieu seul au-dessus de Lui... La reine était morte en 1683. Un phénomène singulier bouleversa la Cour et les courtisans : ce roi, pétri de prestige et amant de la Beauté, en son château, ce Versailles jamais achevé et ses jardins merveilleux, tomba sur le tard dans un amour – le joug ? – pour la veuve

Scarron. Elle avait réussi à faire chasser la Montespan dont elle était une sorte de servante. Magnifique intrigante, ni belle ni jeune, de trois années plus âgée que son royal époux, enfouie sous des coiffes et des châles noirs, elle avait quarante-neuf ans quand il l'épousa l'hiver 1684. L'année de la convention de La Haye, l'année de la déclaration de guerre de l'Espagne contre la France. L'année où mourut Corneille. Un mariage secret. La messe eut lieu à Versailles, à minuit dans un des cabinets du roi. Elle fut dite par le père de La Chaise, confesseur du roi, assisté par Monseigneur Harlay, archevêque de Paris. Les témoins étaient Bontemps, gouverneur de Versailles, premier valet de chambre en quartier ; Louvois et Monsieur de Montchevreuil. Un mariage morganatique : l'épouse ne serait jamais « reine de France », mais la voilà bel et bien mariée à Louis le quatorzième. Ils ne se quittaient jamais. Ou, plutôt, il ne se passait jamais d'elle ; c'était tout ce que pouvait offrir ce cœur sec, possessif et altier. Elle devint, à ce roi pétri d'orgueil, le lent poison qui désola la France... Elle assistait à tous les conseils, il écoutait ses avis. Trente années au pouvoir de la Maintenon ! Elle occupa, à Versailles, le plus bel appartement, en haut du grand escalier, vis-à-vis de celui du royal époux. Il en était de même à Marly, Fontainebleau et autres lieux augustes. Il couchait chaque nuit avec elle, à son progressif dégoût, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans quand la maladie commença à le dévorer. Il est vrai que, autrefois, Louis XIV couchait tous les jours avec la reine (satisfaisant le devoir conjugal) et ses différentes maîtresses (pour le plaisir).

Il légua à son successeur, son arrière-petit-fils, le futur Louis XV, cette addiction qu'il contrôla moins que son auguste aïeul.

Tout se sait, au grouillement des courtisans. La Cour rampait devant la Maintenon. Sous ses coiffes de bigote, elle se prit pour une Mère de l'Église et sut injecter dans l'esprit du roi la *peur du diable*. La Cour devint sinistre. Le roi, catholique convaincu, devint dévot. Il n'avait jamais lu la Bible ni les Évangiles. Il détestait lire. La messe quotidienne, les sermons de Bossuet, ceux de Bourdaloue, une foi obtuse composaient son rituel. Sa nature ardente, orgueilleuse, absolue en fit un dangereux fanatique. La Maintenon participa au crime. Elle insinua et applaudit la persécution contre les protestants. Le 18 octobre 1685, à Fontainebleau, eut lieu la révocation de l'édit de Nantes. Les dragons du roi pourchassaient les protestants, dans le Béarn, en Guyenne, en Saintonge, à Nîmes. Les dragons du monarque, petit-fils d'Henri IV, martyrisaient en affreux supplices les vieillards, hommes, femmes, enfants. La pensée, la belle érudition s'affaiblit. Les deux *assassins* étaient convaincus d'avoir servi le *vrai* Dieu : celui de l'Église catholique romaine. Le roi eut la haine des

jansénistes et le respect des jésuites. Deux cent mille protestants réussirent à émigrer en Hollande, à Genève. Cette année-là, Madame de Maintenon fondait Saint-Cyr. Un très catholique établissement pour instruire les filles de la noblesse pauvre. Le roi interdit à Genève de recevoir les protestants français. Le résultat fut un commerce affaibli, la formation de la ligue d'Augsbourg contre la France, le début d'une inflation qui ne fit que s'aggraver. Les dépenses pour les guerres, les bâtiments du roi, les pensions à bien des courtisans, grevaient le Trésor. Mignard peignait les plafonds de la petite galerie de Versailles. Il y eut le chantier de l'aile gauche du château, Mansart entreprit la construction du Grand Trianon. Cela exigea beaucoup d'or. La livre française avait perdu 40 % de sa valeur. Encore la guerre : 1688, Le Palatinat est occupé, ravagé quand naissaient Montesquieu et Marivaux. La Bruyère écrivait *Les Caractères*. Le Trésor s'affaiblit encore par la guerre aux Provinces-Unies. Le roi refuse de reconnaître Guillaume d'Orange comme roi d'Angleterre : elle réplique par la guerre. Louis XIV finira par reconnaître ce roi mais le mal était fait. Les guerres continuaient. Louvois mourait quand Mons fut pris par le roi. 1694, Monsieur de La Fontaine s'éteignait quand Namur capitulait devant les troupes du roi. La Maintenon, assise devant un ouvrage de tapisserie, au Conseil des ministres, silencieuse, se mêle de tout et de tous. Seule avec ce roi âgé, elle insinue ses conseils, ses volontés. La haine des protestants la hante autant que de pousser au plus haut des rangs le duc du Maine... 1696, Madame de Sévigné et La Bruyère mouraient quand fut signé le traité de Turin. Il pacifiait la France et la Savoie.

1700, Charles II, roi d'Espagne est mort : le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, devient roi d'Espagne. Le traité de La Haye établit la Grande Alliance entre l'Angleterre et les Provinces-Unies. Il était temps, l'inflation empirait, le commerce stagnait. Frédéric I^{er} est roi de Prusse. De violents conflits reprennent entre les catholiques et protestants, dits les « camisards ». Ces derniers en sortent vainqueurs. Bossuet n'était plus quand Marlborough et le prince Eugène battent les troupes françaises à Höchstädt.

1705, on se préoccupe des finances. Le roi sent qu'il faut ménager les protestants, ces persécutés, ces génies du commerce : la création d'agents de banque, de change et de finances. 1707, la reine Anne signe à Londres l'Acte d'union : l'Angleterre et l'Écosse sont réunis sous la même Couronne.

1709, c'est l'expulsion des moniales de Port-Royal des Champs, qui a la ferveur de Racine. Reléguer Racine, raser Port-Royal des Champs !

On eût dit qu'un immense voile noir s'était étendu sur la France et Versailles. Le peuple était cette horde, hagarde, sans force, affamée, affolée... L'hiver 1709 fut si rude que l'on trouvait « tous les matins des gens morts de froid. Les champs et les perdrix sont gelés¹ ». Le conte de Charles Perrault, *Le Petit Poucet*, n'est que triste réalité : des parents misérables abandonnent en forêt, n'importe où, la ribambelle d'enfants qu'ils ne peuvent nourrir. Ils en mutilent certains pour les faire mendier. Des mères, épouvantées de misère, étouffent le nouveau-né, le glissant sous elle...

Les deuils se succédèrent en cette Cour, parmi les héritiers légitimes du vieux roi. Les bâtards du roi s'agitaient. Le comte de Toulouse et le duc du Maine mènent la cabale. La Maintenon protégeait particulièrement le duc du Maine. La Princesse Palatine, épouse de Monsieur, frère du roi, d'où son titre de Madame, duchesse d'Orléans, n'a pas la langue dans sa poche. Elisabeth-Charlotte dite « Liselotte », fille du prince électeur du Palatinat, est une grosse Allemande, hommasse, pétrie de franchise, d'esprit, gaie, aimée du roi. Elle n'a jamais pardonné la mise à sac de son pays. Elle abomine la Maintenon qu'elle surnomme « l'Ordure », « la vieille ordure » et « la sorcière ». Elle abomine les bâtards du roi. On ne bannit pas la femme de Monsieur, mais, impatienté, le roi écarte « Liselotte » de sa cour. Ses lettres sont un prodige d'informations et d'humour.

Elle est la mère de Philippe d'Orléans, régent du futur Louis XV. Il avait épousé, ordre de Louis XIV, poussé par la Maintenon, Mademoiselle de Blois. Une fille bâtarde (légitimée) de Louis XIV et de la Montespan. Le Régent se soumit volontiers. La contrariété de la Palatine fut telle qu'elle « lui donna un grand soufflet devant toute la Cour... » Il se contenta d'en rire.

Les deuils décimaient la progéniture du vieux roi. La tristesse enveloppe ce sinistre espace clos. Personne ne songeait à ce quatrième dauphin, né le 15 février 1710 – c'était un samedi –, troisième fils de la duchesse de Bourgogne et du dauphin, Louis de France ; arrière-petit-fils du roi.

Le vieux roi, selon la coutume, assiste à la naissance. Le roi est ainsi vêtu : il aime les habits bruns, brodés, fermés par un bouton en or. Les chausses sont en velours noir ; une veste brodée est en drap de Hollande, brun ou en satin rouge, ou vert. Il aime le rouge et le vert ; La Maintenon abomine le rouge et le vert. Il porte chaque jour le

1. *Lettres de La princesse Palatine*, Mercure de France, 1999.

cordon bleu, sous la veste ou sur la veste. Le cordon bleu, signe royal entre tous, est orné d'ineestimables pierreries dont les jarretières et les boucles de ses souliers à talon. Rubis, diamants, émeraudes, saphirs... Son chapeau, « est bordé au point d'Espagne avec un plumet blanc¹ ». Il ne porte jamais de bague.

Son fils aîné, Monseigneur, le Grand Dauphin, est présent à la naissance de son troisième petit-fils. Louis XIV assiste à toutes les naissances, légitimes ou illégitimes. On étouffe en cette chambre où les courtisans s'entassent, où vont et viennent les curieux, les femmes du service. C'est à peine si Clément, l'accoucheur, peut approcher. On étouffe. Le vieux roi aime l'air. Il est insensible au froid, à la pluie ; tant pis pour les frileux ! Lui d'abord ! Il ordonne qu'on ouvre en grand les fenêtres même si la parturiente risque une bronchite. Impassible, le roi est assis le plus près possible du spectacle de la naissance. Les naissances princières sont publiques, c'est un très ancien usage auquel tient ce souverain susceptible au protocole. On veut être *sûr* que l'enfant à venir n'a pas été substitué à quelque bébé inconnu. On regarde, on entend jusqu'au bout la terrible clameur de la naissance.

L'enfant arrache des hurlements à sa mère depuis sept heures. « Il est mal tourné », dit Clément (de nos jours, cela signifie un « siège »). Sans se laver les mains, d'où les fièvres puerpérales et les décès fréquents de la mère et l'enfant, l'accoucheur tâte les chairs ouvertes. Se laver ! Au règne de Louis le Grand, personne ne se lave les mains (ni le reste). La cérémonie de la serviette tendue au roi à son souper est une coutume, un honneur délégué à quelque seigneur, non une marque d'hygiène. L'accoucheur, habile, remet en place le crâne, torturant les chairs ouvertes. On voit mal, en ce jour d'hiver. Les flambeaux ne suffisent guère, le feu des cheminées ne réchauffe personne et n'éclaire rien... Deux femmes tiennent les genoux de la duchesse de Bourgogne. La gouvernante, désignée pour l'enfant, la duchesse de Ventadour, de Levis, est là.

Le roi se penche ; il sait le cri horrible qui marque la fin du supplice (ou la fin de la mère), il sait quand le crâne paraît, suivi de cette chair molle, liée à un cordon et ce sang, cette poche elle aussi sanglante... L'enfant est né ; on regarde le sexe ; un mâle ! Un vent fou court de bouche en bouche : un dauphin est né ! Il est aussitôt ondoyé. Le roi a prévu son titre et son nom : Louis, duc d'Anjou.

La duchesse de Ventadour, aidée de Madame de Villefort en prend soin aussitôt.

1. *Mémoires*, Saint-Simon, La Pléiade, Gallimard, 1988.

Un frère aîné l'avait précédé en juin 1704. Louis, duc de Bretagne. Il mourut au printemps 1705, il avait dix mois. 1707, un second fils naissait de la duchesse de Bourgogne et de Louis de France, duc de Bourgogne. On nomma aussi cet enfant Louis de Bretagne.

Un grand malheur frappe le roi : Monseigneur le Grand Dauphin meurt à Meudon de la variole, à huit heures du soir, le 14 avril 1711. Ce père du duc de Bourgogne, fils aîné du roi, au chagrin de son père, mourut. On ne s'attendait pas au décès de « Monseigneur ». Il avait la capacité de régner. L'esprit vif, curieux d'arts et de belles collections, il aidait depuis longtemps le roi son père à la lourde tâche de régner. Il était, nul n'en doutait, son successeur. Monseigneur, d'un fol orgueil, était un assez bel homme, solide, les cheveux blonds. Le nez cassé par mégarde, la peau du visage trop rouge, de belles jambes – mais avec, selon Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, « les pieds singulièrement petits et maigres ». Excellent cavalier, Monseigneur, à cause de ses pieds si petits, craignait, au sol, la chute. Le ridicule de la chute. Il mangeait jusqu'à l'indigestion. Opiniâtre, conscient de son rôle, silencieux, convivial avec des subalternes, il tenait à jour ses dépenses. La construction de Meudon l'avait fait renoncer au jeu. On l'a dit avare, mais c'est oublier qu'il sut être généreux avec ses valets et ses aumônes aux capucins de Meudon. Il aimait les beaux meubles et eut une passion pour une demoiselle Cholin, de petite naissance. On le disait ignorant, lisant uniquement la rubrique des naissances et les décès de *La Gazette de France*. C'est faute de n'avoir pas eu un gouverneur comme Fénelon ou Bossuet. Il a su garder les secrets d'État. Il méprisait la Maintenon. Il eût fait un roi passable.

Les médecins, dont Boudin, ne purent pas grand-chose. On épuisait les malades de saignées, par des émétiques (substances pour faire vomir), et des purges, qui allaient, selon la Palatine, « jusqu'à la selle rouge ».

Meudon devient un lieu de désolation : Monseigneur est mort. À la variole s'était mêlée la rougeole. Le roi, écrit la Palatine, « est rempli d'une telle affliction qu'elle attendrait un rocher ».

L'infection de son corps était si générale qu'on ne l'ouvrit pas, selon la coutume. Un cadavre tout noir, empestant si fort que les « plombiers » l'ensevelirent en un épais cercueil, vite fermé. On le porta à Saint-Denis dans une voiture du roi son père. Le cercueil dépassait par une portière. Un convoi trop simple, parti tôt de Meudon, arrivé le soir à Saint-Denis. On descendit aussitôt le cercueil en son caveau.

La succession se tourne du côté de son fils : Louis de France, le dévot duc de Bourgogne. L'année 1712 naissait Jean-Jacques Rousseau.

Elle fut, cette année 1712, terrible au vieux monarque. La variole frappe d'un seul coup la duchesse de Bourgogne, née Marie-Adélaïde de Savoie, et les siens. Le vieux souverain et la ténébreuse Maintenon raffolaient de la petite duchesse. Sa gaieté, ses plaisanteries aimables, ses insolences joyeuses les attendrissaient. Ils s'étaient entichés de la voltigeante petite duchesse. Louis XIV aimait cette petite figure, sans beauté, édentée mais le teint frais, un nez affreux, un cou long avec un début de goitre, la taille petite, bien prise. La légèreté et l'esprit d'une jeune guenon. Elle tirait au roi un rire immense quand, immobile dans un salon, une femme de chambre glissée sous ses jupons, elle se faisait injecter un clystère... Le rire! source précieuse; elle le faisait jeune, ce roi perclus de goutte et de deuils. Elle s'amusait à entrer sans permission au cabinet du roi et de la Maintenon. Elle éparpillait en une danse folle, les papiers des ministres, les lettres... Histoire de rire; et c'est un fait: ils riaient, ils riaient ces vieilles gens sinistres, que tout le monde craignait. Ils riaient... La petite duchesse leur donnait l'illusion, l'espace d'un fou rire, qu'ils étaient encore vivants, jeunes; investis, pendant quelques secondes, d'une merveilleuse insouciance. La duchesse de Bourgogne, mère du futur Louis XV, était «l'enfant» qu'ils n'avaient pas eue. La petite-fille que la Maintenon chérissait autant que le duc du Maine, Mademoiselle de Blois, le comte de Toulouse, ces bâtards de la Montespan qu'elle avait élevés.

Février, mars 1712.

Il venait toujours, ce malheur-là, comme un voleur.

En moins de trois mois moururent (la variole), la duchesse de Bourgogne, son époux, le Grand Dauphin et le petit dauphin...

L'aïeul royal va d'une chambre à l'autre. La saignée du pied, l'émétique, rien n'y fait. La duchesse de Bourgogne tremble de fièvre, de nausées, de maux de tête insupportables. Elle expire le 12 février. «Le roi et Madame de Maintenon furent pénétrés de la plus vive douleur¹.» De chambre en chambre... Le roi se rend dans celle de l'époux, le Grand Dauphin qui a pleuré et grelotté de la même fièvre au chevet de la petite épouse... La contagion. La désolation. Le dauphin sanglote. Il effraye son aïeul, le vieux roi, par son teint livide, les boutons rouges sur le front: les signes de la maladie qui a emporté la duchesse. La ronde des médecins ne fait qu'empirer son état. La saignée. L'émétique: vomir à s'évanouir, répandre le flux des entrailles à en mourir. On espère que c'est la rougeole. Le 17 février, un mercredi, la fièvre est à son comble.

1. *Mémoires*, Saint-Simon, *op. cit.*

Le Grand Dauphin demande l'extrême-onction. Au matin du jeudi 17 février, il était mort.

Jeune, il fut un prince orgueilleux, difficile, coléreux jusqu'à la furie, terrible de morgue et de railleries. Voluptueux, aimant le vin, la chasse, les plaisirs. À mesure, il évolua : son esprit, sa pénétration étonnaient. Ses connaissances, sa curiosité à comprendre les choses abstraites. Peut-être était-il détestable d'orgueil parce qu'il était devenu vaguement bossu ? Il avait eu de belles jambes, mais « elles tournèrent », selon Fagon, médecin du roi. Il ne marchait pas : il penchait de côté. Il n'aimait pas sa chevelure crépue, trop drue. Il avait de beaux yeux, spirituels ; un regard perçant.

Un jour, l'amour de Dieu s'empara de lui. Cet orgueilleux, cet emporté, devint doux, affable, modeste. Un fervent. Du prince détestable était né ce repentant, lecteur de livres pieux, essayant de se préparer à la lourde responsabilité de régner. Il était sincèrement épris de sa petite épouse. Son décès le déchire. Le temps pressait, il se sentait malade. Il devint triste, regrettant amèrement la dureté de sa jeunesse. Le roi, secrètement, avait du dépit : le pécheur converti à la piété, était un muet et constant reproche à l'ancienne vie dissolue du monarque. Le jour des Rois, il y eut un bal à Marly. Par mortification sincère, le jouisseur d'autrefois avait refusé de s'y rendre.

Meudon. Fagon, Boudin et le chirurgien Maréchal procèdent dans la chambre du dauphin à l'ouverture du corps. Les médecins se querellent : « foin de poisons, dit l'un, rien que des venins naturels », « non, dit l'autre, il y a eu peut-être empoisonnement ». Son cœur fut trouvé « si petit et noir » qu'on conclut qu'il « était également mort de chagrin ». La rumeur du poison courait. Le roi n'y croit pas. Les mauvais souvenirs de l'affaire des poisons lui sont détestables. Il refuse de s'assombrir : être à son tour la proie du poison. La rumeur enrichit l'ambition et se greffe à tout événement funeste.

Les bâtards frémissent d'espoir quand, le 1^{er} mars, un mois plus tard, les deux enfants de feu la duchesse et feu le duc de Bourgogne, sont pris de fièvre. Vite ! le baptême devenu plus nécessaire que les cinq médecins appelés de Paris. Saignées, purges achèvent le petit dauphin. Le 8 mars 1712, exsangue, il s'éteint. Les médecins, en ce temps-là, aident davantage à mourir qu'à guérir. Molière l'a souvent écrit. La Palatine constate qu'en France il n'y a rien pour soigner. « Les pharmacies sont vides excepté l'eau de rose et... des médecines à prendre en lavements... *chlysterium donare, postea seignare...* »